

Claire Harmand

Troubles du langage dans la schizophrénie « le signifiant dans le réel » *

La structure psychotique est déterminée par l'échec du processus de symbolisation (échec du refoulement originaire et de la métaphore paternelle). Le langage des sujets psychotiques témoigne de cet échec, et ce qui caractérise le langage, c'est le système du signifiant. « C'est dans la relation de l'homme au signifiant que le drame de la folie se situe ¹. »

Freud a abordé la question des altérations du langage dans la schizophrénie dans le texte « L'inconscient ² », après avoir rappelé ses découvertes à partir de l'étude des rêves et des névroses de transfert, l'hypothèse « nécessaire et légitime » de l'inconscient et du refoulement, la distinction entre deux systèmes psychiques, les processus primaire et secondaire.

Il garde une impression d'obscurité et de confusion quant à l'inconscient, et pense que « seule l'analyse des psychonévroses narcissiques [dont font partie les schizophrénies] promet d'apporter des conceptions qui nous feront approcher de plus près l'énigmatique inconscient et nous le rendront pour ainsi dire saisissable ».

« Dans la schizophrénie, les mots sont soumis [...] au processus psychique primaire. Les mots sont condensés, et transfèrent, sans reste, les uns aux autres, leurs investissements, par déplacement ; le processus peut aller si loin qu'un seul mot, apte à cela du fait de multiples relations, assume la fonction de toute une chaîne de pensées. »

« Si nous nous demandons ce qui confère à la formation de substitut et au symptôme chez le schizophrène son caractère surprenant,

* Après-midi des cartels, à Paris le samedi 9 juin 2007.

1. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 574.

2. S. Freud, « L'inconscient », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 65-121.

nous finissons par saisir que c'est la prédominance de la relation de mot sur la relation de chose. [...] C'est l'identité de l'expression verbale, et non la similitude des choses désignées qui a commandé la substitution. »

Le mot « discourir », pour une patiente, veut ainsi dire parler, mais aussi mal courir par rapport à bien courir, quand ça court dans tous les sens dans sa tête. Ce mot condense et résume ce qu'il en est de ses pensées, ses paroles, sa vie à ce moment-là, c'est ce qui prend toute la place et aboutit à : rien, rien comme résultat de ses multiples pensées, et rien dans les manifestations visibles, car elle est repliée, inhibée et elle fuit le contact avec les autres.

Lacan prolonge la conception de Freud. Toutes les « formations » de l'inconscient (rêves, lapsus, etc.) relèvent du signifiant, elles sont structurées comme un langage, elles obéissent à ce que Freud nomme le processus primaire, condensation et déplacement, renvoyant aux lois du signifiant que sont la métaphore et la métonymie.

Les néologismes

Lacan fait des troubles dans l'ordre du langage le critère diagnostique. « Nous devons exiger, avant de porter le diagnostic de psychose, la présence de ces troubles ³. »

Les néologismes sont des mots-clés, des mots originaux, des mots pleins, des signifiants isolés. Précisons qu'il s'agit des néologismes tels que Lacan souligne leur usage dans la psychose, car, en dehors de la psychose, un néologisme peut avoir un effet de métaphore, créer un sens nouveau.

Dans le langage du délirant, « certains mots prennent un accent spécial, une densité qui se manifeste quelquefois dans la forme même du signifiant, lui donnant ce caractère franchement néologique si frappant dans les productions de la paranoïa ⁴ ». La patiente de sa présentation de malades a employé le mot « galopiner ».

Lacan rappelle à propos de cette particularité du langage la nécessité de se référer aux catégories de la théorie linguistique, au signifiant et au signifié : le signifiant, à prendre au sens de matériel du langage, et le signifié, en tant que signification, renvoyant

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 106.

4. *Ibidem*, p. 42.

toujours à une autre signification. Cela veut dire qu'avec un mot, on ne désigne jamais directement un point de réalité, c'est au contraire l'ensemble du réseau du langage qui recouvre la réalité.

Le néologisme est, au niveau du signifiant, en discordance avec le langage commun, et au niveau de la signification, c'est une signification qui ne renvoie pas à une autre, qui ne renvoie qu'à elle-même, qui reste irréductible. Le mot fait poids en lui-même. C'est un signifiant figé, le sujet n'a rien à en dire.

Quand on écoute un sujet psychotique, quelque chose qui s'entend comme différent dans le déroulement de la parole, et qui ne fait pas énigme pour le sujet, est de l'ordre du trouble du langage.

Ainsi, un sujet envisage le mot « médecin » dans les deux sens du terme, dit-il, au sens anatomique (mes deux seins) et au sens professionnel ; pour lui, c'est très sérieux, cela ne relève pas de l'équivoque. Et à propos d'autres exemples, fréquents, relevés dans son discours, de décomposition et de condensation du signifiant, il n'a rien à dire : « Dénier, c'est dénouer et nier », « faire un pari, c'est pas rire », « je reste sur ma fin », fin d'une relation et fin des études... Ce patient a mis en place laborieusement et pendant de longues années ce qui constituait sa vie, à partir de sa position d'enfant. Mais il reste dans le doute permanent, et ce qu'il a mis en place est toujours susceptible de s'effondrer face à l'Autre, rien ne tenant de manière solide.

La dérive métonymique

La règle fondamentale de l'association libre n'est pas un problème pour ces sujets dont la parole se déroule avec une grande fluidité, sans ponctuation, les idées se déroulant les unes après les autres sans lien de signification logique.

Par exemple, lors d'une séance, un discours ininterrompu passe des maux de tête aux traitements et aux médicaments, à la question de l'accoutumance, puis à l'évocation d'un ami qui prend des tranquillisants, aux amis avec qui cela ne va jamais dans les relations, ensuite à un projet pour l'an prochain, avec une solution de rechange si cela ne marche pas. Un tel discours semble ne mener à rien, et pourtant, c'est au bout de trois ans que ce sujet avance une ébauche de projet, ce qui était impensable jusque-là.

Chez un autre sujet, le discours est au contraire fragmenté, mais la ponctuation est décalée : il y a des phrases interrompues, très souvent, des silences au milieu des phrases, la chaîne signifiante est brisée et il n'y a pas d'arrêt à la fin des phrases. C'est un peu difficile à suivre, cela laisse une impression de confusion, c'est en dehors de la logique de l'articulation signifiante du sujet névrosé.

Chez un autre, le discours est très pauvre, c'est un peu comme une répétition en ritournelle.

Lors d'un moment de décompensation psychotique, un patient écrit des pages et des pages de mots, associés soit par homophonie, soit par association de significations. Chaque mot prononcé est pour lui une intrusion de signifiant imposée par un Autre hostile. Pour faire arrêt à tout cela, il est tenté de faire une coupure sur sa peau, dans le réel du corps. Les mots, les siens, lui permettent parfois de sortir de la fascination du réel. Quelques trouvailles signifiantes, rares, ont eu pour effet d'atténuer la dérive signifiante dont il était captif : « Le refus, c'est un refuge », « je voudrais gérer sans ingérer, mais pas errer ». Mais ces constructions ne sont pas de l'ordre de la métaphore, elles ne tiennent pas, seule la métaphore délirante pourrait lui permettre de sortir de cette métonymie indéfinie. On voit dans ce cas deux modes d'utilisation du langage, deux fonctions : d'une part le processus primaire, la libre association, la dérive, d'autre part la construction signifiante avec un effet d'apaisement.

Lacan appelle point de capiton ce par quoi le signifiant arrête le glissement autrement indéfini de la signification, point où viennent se nouer signifié et signifiant, qui fait point d'appui.

« Tous les tabourets n'ont pas quatre pieds. Il y en a qui se tiennent debout avec trois. Mais alors, il n'est plus question qu'il en manque un, sinon ça va très mal ⁵. » Les pieds des tabourets sont les points d'appui signifiants qui soutiennent le monde de chacun. Quand il n'y a que trois pieds, quelque chose compense l'absence de signifiant, c'est une compensation imaginaire, par « une série d'identifications purement conformistes à des personnages qui lui donneront le sentiment de ce qu'il faut faire pour être un homme ⁶ ». À

5. *Ibid.*, p. 228.

6. *Ibid.*, p. 231.

défaut de ces points d'appui, les sujets psychotiques tentent de trouver des points de suppléance.

Il y a une dérive signifiante parce qu'il n'y a pas de métaphore dans le langage des sujets psychotiques. Métaphore et métonymie sont les lois du signifiant dans lesquelles le sujet s'inscrit.

Dans la métaphore, un mot vient à la place d'un autre. Un signifiant peut être substitué à un autre ou plusieurs autres. Une chose est désignée par une autre ayant un rapport de similarité, par exemple : explosion démographique, fracture sociale, les jeunes filles en fleurs... Lacan donne l'exemple d'un vers de Victor Hugo dans « Booz endormi » : « Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse ⁷. » Une métaphore transpose, métamorphose, c'est une face active et vivante de la langue. Il ne s'agit pas simplement du remplacement d'un mot par un autre. La métaphore a un effet de signification.

La métonymie est le déplacement par contiguïté d'un signifiant avec un autre, la combinaison d'un terme à un autre. La métonymie produit aussi un effet de signification, mais plus limité, par exemple : le contenant pour le contenu (je bois un verre), la partie pour le tout (une voile pour un bateau), l'auteur pour son œuvre (lire Lacan), etc.

Il n'y a pas de métaphore dans le langage des sujets psychotiques parce que quelque chose n'a pas fonctionné dans le symbolique. La symbolisation primordiale inaugure la chaîne signifiante, avec la séparation initiale de la naissance, le sevrage, puis les alternances présence-absence, présence-absence de la mère, où la dimension symbolique de la parole permet à l'enfant de supporter la disparition de sa mère.

La métaphore paternelle vient s'inscrire à la place de cette symbolisation primordiale. Le Nom-du-Père vient se substituer au désir de la mère et cela a comme effet la signification phallique, une signification de désir. C'est une position de médiation dans l'ordre symbolique, de transmission de la loi, que le père ne fait que représenter. La fonction paternelle est la fonction séparatrice d'une relation de dépendance imaginaire de l'enfant à la mère, afin que la mère soit non pas toute-puissante, mais manquante ; qu'elle puisse désirer ailleurs, que l'enfant ne représente pas tout pour elle. Le Nom-du-Père est ce signifiant particulier qui vient arrêter dans la chaîne des

7. *Ibid.*, p. 247.

signifiants le glissement indéfini d'un signifiant à un autre et permettre à un discours de prendre sens ; il est ce signifiant qui fait advenir le sujet comme désirant.

La forclusion du signifiant du Nom-du-Père détermine la structure psychotique. Le Nom-du-Père manque, il est rejeté, forclos, il n'entre pas dans le cycle des signifiants. Il n'y a pas d'effet métaphorique, et le désir de l'Autre, de la mère, n'est pas symbolisé. Ce mécanisme ne peut pas s'observer, mais on en voit les effets dans l'après-coup, en particulier dans le langage.

Pour un sujet psychotique, la rencontre avec l'autre a lieu sur l'axe imaginaire « a-a' ». Alors, dans certaines circonstances, cela devient problématique, cela l'angoisse : ce qu'il y a d'énigmatique chez l'Autre ne peut se symboliser. À ces moments, il ne trouve pas les signifiants adéquats, la béance se trouve soudain entrouverte. Il lui manque la clé, ce signifiant particulier, le Nom-du-Père, ce signifiant qui organise la signification dans son ensemble, ce signifiant par lequel l'opération de la métaphore paternelle installe le phallus, permettant ainsi de désigner dans leur ensemble les effets du signifié.

Une patiente enceinte de manière imprévue prévoit un avortement et en parle sans affect. Quand une amie lui demande si elle a eu une idée de grossesse, cela l'angoisse, elle se trouve devant un vide. Puis les mots « mariage, enfant, enceinte » ne font pas partie de son vocabulaire, elle ne peut pas les prononcer... autre trouble du langage que l'exclusion de ces mots, à des fins de protection face à la béance. Aux questions sur la procréation, la mort, l'existence singulière du sujet, le signifiant ne peut donner la réponse. La psychose consiste en un trou, un manque au niveau du signifiant, qui laisse le sujet démuné face à ce qui est inassimilable au signifiant.

Du fait de la forclusion du signifiant du Nom-du-Père, le sujet ne peut assumer la réalisation du signifiant père au niveau symbolique. Le défaut du symbolique se trouve compensé par l'aliénation à l'image du père, et pour cette patiente à une colère et à des reproches sans fin à son égard.

Sur le plan du désir : il n'y a pas de constitution du désir comme dans les névroses. Une autre patiente a eu un enfant sans jamais en parler, ni avant ni pendant la grossesse, de même qu'elle n'avait jamais parlé de la rencontre avec son mari. Le désir n'est pas

symbolisé dans le système du sujet psychotique. L'absence de la dialectique du désir signe la psychose.

L'holophrase

C'est une phrase figée qui fait fermeture, une parole qui n'admet aucune interrogation, pas de nuances ni de dialectisation, une parole stéréotypée. « Un ange passe », ou « je ne sais plus quoi dire », dit invariablement un patient quand le silence l'angoisse. Très replié sur lui, il vient parler depuis de nombreuses années et tente de prendre une place en tant que sujet ; mais cela ne tient pas.

Une prise en masse du signifiant, avec l'absence d'intervalle entre S1 et S2, intervalle qui seul permet l'émergence du sujet, laisse le sujet suspendu dans un rapport spéculaire à l'autre. Il n'y a pas de séparation entre deux signifiants, là où un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Le sujet reste l'objet de l'Autre, objet de la jouissance de l'Autre. Et il est vraiment en position d'objet, il n'y a pas de semblant. L'holophrase n'est pas susceptible d'être décomposée, elle se rapporte à une situation prise dans son ensemble ; il n'y a rien à en dire, aucune interrogation n'est possible. Précisons que l'holophrase ne se rencontre pas seulement dans la psychose (débilité, phénomène psychosomatique) ⁸.

Il y a une rigidité, une fixité. Le sujet est empêtré dans le signifiant, on parle de « pétrification psychotique ».

Les formations de l'inconscient ne touchent pas le sujet psychotique. Un lapsus, « contrairement à ce qu'on dit, n'est pas révélateur », dit un patient ; il n'a rien à en dire, il y est indifférent. « L'inconscient est là, mais ça ne fonctionne pas ⁹. »

Les voix, le signifiant dans le réel

Les voix sont des mots entendus dans le réel. C'est l'irruption dans le réel de quelque chose d'inconnu et de totalement étrange pour le sujet. Ce sont des paroles qui lui sont imposées, et ça parle de lui.

Un sujet entend des voix, qui commentent ses actes et lui disent ce qu'il doit faire. Il n'arrive plus à penser par lui-même et

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux*, Paris, Seuil, 1973, p. 215.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Les Psychoses, op. cit.*, p. 164.

compte sur les voix pour avoir des réponses. L'initiative vient de l'Autre : le psychotique éprouve la vérité de la structure, le fait que le discours vient de l'Autre ; lui manque l'effet imaginaire qui lui fait croire que c'est lui qui parle. Ce qui a été mis hors de la symbolisation structurant le sujet lui revient du dehors. Le sujet psychotique est parlé par l'Autre, même s'il dit que ça se passe dans sa tête. « La parole de l'Autre ne passe pas dans son inconscient, mais l'Autre, en tant que lieu de la parole, lui parle sans cesse ¹⁰. » L'autre est un autre imaginaire. La voix de l'autre donne la réponse avant que ne surgisse la question.

Le délire est une tentative de reconstruction du monde extérieur grâce au mécanisme de la projection, qui selon Freud permet que ce qui a été aboli au-dedans revienne au sujet du dehors. C'est une tentative de compensation à la forclusion symbolique – Lacan parle de métaphore délirante. Mais les tentatives de mise en ordre vers la paranoïa n'aboutissent pas chez les schizophrènes à la stabilisation qu'a été pour Schreber la métaphore délirante

Les « phénomènes élémentaires » semblent du même ordre que les voix : il arrive à un patient d'entendre des sifflements, alors qu'il parle ; il le signale, tout à coup, puis continue à dévider ses propos de manière linéaire. Au bout de nombreuses années, il peut dire que ces sifflements surviennent dans un moment d'angoisse, quand tout à coup il est perdu. Ils viennent boucher l'insupportable.

Langage et réel dans la schizophrénie

Pour le sujet schizophrène, le langage est réel. Tous ces effets de langage sont des effets de forclusion, ils surviennent à défaut de la métaphore paternelle et de la signification phallique. Les psychotiques sont des sujets désarrimés du Nom-du-Père. L'ordre symbolique n'a pas été introduit dans le réel. Dans la perspective du nœud borroméen, le symbolique ne noue pas le réel à l'imaginaire.

Devant le miroir, l'image de son corps (imaginaire) ne rencontre pas des mots (symbolique) qui donneraient un sens par rapport au réel. Le sujet est happé par le réel. Il n'est pas représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant, c'est un sujet de la

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 480.

jouissance. Dans son rapport au langage, il est très attaché à ses troubles du langage.

Le « hors-discours » de la psychose

Le sujet psychotique parle, mais il est dans le langage avec un mode particulier de réalisation du symbolique. Par rapport au langage, il n'entre pas dans le jeu des signifiants, sinon par une sorte d'imitation extérieure. Il y a une défaillance au moment d'aborder la parole véritable. Le sujet est extérieur par rapport au signifiant. Il est habité, possédé par le langage.

Il ne pose pas de questions, mais a affaire à des réponses, dont il donne un témoignage ouvert – « martyr de l'inconscient ¹¹ », « l'inconscient à ciel ouvert ». Sa certitude est indifférente à l'expérience, il ne peut pas entrer en dialectique, il ne peut pas s'accorder au discours de l'Autre. La jouissance dans laquelle baigne le sujet psychotique n'a pas été épinglée par la structure signifiante. C'est pourquoi on dit qu'il est hors discours.

Un discours est une modalité de lien social, de relation entre sujet, signifiants (signifiant maître S1 et savoir S2) et jouissance (plus-de-jour). Ces éléments occupent des places précises : vérité, agent, autre, production, dans les quatre discours décrits et écrits par Lacan ¹² : discours du maître, de l'université, de l'hystérique, de l'analyste.

Dans la psychose, il n'y a pas de discours structuré comme tel, à la place de la vérité vient le réel.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Les Psychoses, op. cit.*, p. 149.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.